

Aparté sans conséquence sur l'absurde

Pierre Vadeboncoeur

Volume 25, Number 2 (146), April 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30479ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1983). Aparté sans conséquence sur l'absurde. *Liberté*, 25(2), 98–100.

PIERRE VADEBONCŒUR

APARTÉ SANS CONSÉQUENCE SUR L'ABSURDE

Il y a une contradiction dans Camus. Si tout est néant ou absurdité, le démontrer devient tout à fait superflu puisque, par définition, cette littérature n'y peut rien changer. Si tout est absurde, la connaissance de cette absurdité l'est au même degré et au même titre que l'ignorance qu'on pourrait continuer d'en avoir. Faire la petite démonstration dont il s'agit s'avère donc complètement indifférent. Il n'y a pas à attendre plus d'avantages d'un côté que de l'autre, puisque rien n'a foncièrement de sens. Si tel est le cas, le fait de l'annoncer n'en a pas non plus, et les effets de cette annonce en sont également dénués.

Les conséquences de cette prédication sont donc entièrement nulles, dans l'hypothèse où celle-ci est fondée.

La contradiction (ou le paradoxe) dont je parle réside en ceci : que le discours sur l'absurde est nul s'il est fondamentalement juste, et n'a de valeur que s'il est fondamentalement faux. Il ne peut connaître d'effets significatifs que si les choses ne sont pas telles qu'il les qualifie et si donc elles existent au contraire valablement. Alors effectivement il change quelque chose dans un ordre quelconque, et cet ordre n'est pas celui qu'il affirme, c'est un ordre qu'il nie

précisément. Autrement dit, la thèse de l'absurde n'altère le monde que si celui-ci n'est pas absurde. Elle ne le modifie en rien s'il l'est. Dans le premier cas, elle modifie le monde en ôtant à celui-ci dans les esprits un sens qu'il possède et en contribuant dès lors à le faire avancer sur un mensonge, ou sur une erreur. Elle agit sur lui en détruisant la conception positive qu'on peut avoir de lui. La philosophie de l'absurde ne peut donc être vraie que si elle est fausse... C.Q.F.D., sans doute.

* * *

Cependant, cette aimable partie de balle et de logique terminée, je voudrais bien, en regard de l'absurde, amener mon point de vue sans en avoir l'air, mon système, quoi! et pour cela je passerai par l'art et aussi par la rumeur du passé. Mais il faudra faire un détour et notamment oublier pour un instant la logique aussi bien que l'absurde. Prière de lire ce qui précède et ce qui suit sans trop forcer pour établir des liens...

* * *

L'art. Dans l'art, dans les lettres, on s'approche d'une œuvre, on tombe dans le rayon de son pouvoir, on s'en écarte, on s'en éloigne, on y revient, tout cela sans jamais réaliser *l'état de connaissance*. Cependant chaque démarche qui tend vers le centre de cette expérience sans jamais l'atteindre nous détrompe à tout moment touchant l'idée qui veut que cette connaissance, si on finissait par y accéder, serait intellectuelle ou même intelligible. Plus on «goûte» (quel mot!) une œuvre d'art en profondeur, moins le sentiment que l'on en a peut être décrit, plus on éprouve les choses par une part de soi-même qui est soustraite à la conscience, — plus on expérimente par l'être, directement par l'être. Moins on y comprend quelque chose, c'est sûr, mais plus le fondamental

plaisir qu'on y trouve est certain, et plus il atteste indubitablement son objet, lequel reste inconnu.

Je demande à tout le même secret lyrique: une réponse non donnée mais insistante, un savoir incommuniqué mais immanent, le mot retenu mais manifesté d'une gloire intérieure qui n'est peut-être que celle de l'être, multipliée en objets apparents.

L'art. La contemplation du passé également. Je me sens moi-même interrogé lyriquement par tout ce que j'embrasserais s'il n'était inflexiblement soustrait à la vue, à l'étreinte, et quand je fixe sur des siècles figés mais interrogateurs mon regard, lui-même interrogeant, je sens qu'il y a, immédiatement derrière leur toile toute peinte d'effigies, une vie condamnée au silence et un secret déchirant. Mon âme est collée sur l'invisible, comme une bouche, et le visible ne l'intéresse pas. Tout art parle de ce qu'il cache, sans le trahir, mais de même aussi le passé pétrifié, le mystère universel, une nuit d'étoiles, l'interruption brusque de la vie. Quand une image cinématographique s'arrête, quelque chose continue qui n'est pas le visible et l'on regarde alors plus intensément le personnage qui cessant d'agir se met à penser. Il est indéniable que l'âme n'aime que l'insaisissable. Rien de plus étrange que cette appétence constante pour ce qui ne se peut prendre ni même voir. Ce serait à croire que celle-ci fût sans objet, ce qui serait plus étrange encore. L'âme *pense* toujours intransitivement à la même chose. Or c'est une chose inconnue et *qu'elle ne peut penser* transitivement.

* * *

Camus voulait penser transitivement l'inconnais-sable. Impossible. C'est pourquoi il concluait que ce n'est pas son regard mais bien le monde qui était impossible.